

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47474

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

d'états protestants pour les couvents de femmes, et, remarquablement, à proportion que ceux-ci avaient été moins réformés, c'est-à-dire qu'ils restaient davantage des monopoles nobles), de Johannes MERZ («Landstädte und Reformation») sur le lien entre réforme, autonomie urbaine et pression des princes, de Manfred RUDERSDORF («Die Generation der lutherischen Landesväter im Reich») sur les différents types de princes réformateurs et aussi sur le rôle des femmes dans les maisons princières. Une très riche conclusion de Georg SCHMIDT envisage le rôle de la confessionnalisation, avec les frontières, les loyautés et les affrontements qu'elle a suscités, dans la constitution de la culture politique de l'Allemagne moderne: alors que la construction étatique s'opère dans les territoires, comme dans le reste de l'Europe, sur la base du resserrement des identités confessionnelles, l'Etat-Empire repose nécessairement sur une politique du pragmatisme et de la coopération qui peut, dès lors, s'ancrer dans une autre identité, celle de la langue allemande. Les riches contributions de ce septième volume sont suivies par plus de cent pages d'index sur l'ensemble de la série, qui en faciliteront grandement le maniement (en particulier s'agissant des personnages) et font définitivement de l'ensemble ainsi couronné une réussite exemplaire, appelée à faire date pour longtemps.

Jean-Louis QUANTIN, Paris

Nuntiaturreberichte aus Deutschland 1572–1585 nebst ergänzenden Aktenstücken. 8. Band: Nuntiaturre Giovanni Dolfins (1575–1576). Im Auftrag des Deutschen Historischen Instituts in Rom bearbeitet von Daniela NERI, Tübingen (Max Niemeyer Verlag) 1997, LI–795 p.

La publication de la longue nonciature en Allemagne de Giovanni Dolfin – ou Delfino – (1571–1578) se poursuit avec dans ce volume la correspondance des années 1575–1576 entre le nonce et le cardinal de Côme, Ptolomeo Gallio, secrétaire d'État de Grégoire XIII. Cette édition intégrale respecte les critères d'érudition habituels de la collection et apporte ainsi un témoignage important sur les deux dernières années du règne de Maximilien II et l'avènement de Rodolphe II.

Cette correspondance est tout d'abord une source sur la vie diplomatique elle-même. Réglée par le rythme des courriers, elle supporte mal l'interruption des communications. Or, les causes de retard sont fréquentes, liées d'abord aux déplacements incessants de la Cour impériale entre Vienne, Prague et Ratisbonne. Une épidémie de peste à Trente suffit pour suspendre tout échange entre le nonce et Rome, ce dont Dolfin comme Gallio se plaignent. Le quotidien diplomatique est aussi marqué par les interminables querelles de préséance, notamment entre les princes italiens. Elles se sont aggravées en 1569 quand Pie V conféra à Cosme de Médicis le titre de grand-duc de Toscane. En un premier temps, l'empereur ne voulut pas reconnaître ce titre conféré par le pape, alors que lui seul prétendait exercer ce pouvoir dans une terre dépendant encore théoriquement du Saint-Empire. Les autres princes italiens, et principalement les ducs de Ferrare et de Mantoue, refusent de céder le pas au Florentin et cherchent à obtenir à leur tour de nouveaux titres. La correspondance est remplie de ces intrigues et des incidents tragi-comiques qui en découlent. Les ambassadeurs de Ferrare et de Florence se croisent ainsi dans une rue de Prague et aucun des deux ne veut laisser l'autre passer du côté du mur, ce qui serait lui reconnaître la préséance. Ils restent donc face à face pendant plusieurs heures, pendant que le nonce fait prévenir l'empereur qui envoie deux gentilshommes leur faire tourner les talons (p. 305). De tels épisodes font sourire, mais il ne s'agit pas de sous-estimer leur importance symbolique dans la politique internationale du temps.

La fin du règne de Maximilien II est marquée par trois élections royales, ce qui rappellera au lecteur français l'existence et l'importance en Europe centrale d'un autre modèle monar-

chique que celui de la royauté héréditaire. L'empereur assure sa succession en faisant élire son fils Rodolphe, déjà roi de Hongrie, à la couronne de Bohême, puis roi des Romains. En même temps, il cherche à faire tomber dans sa famille le royaume de Pologne. Cette concomitance permet de mieux comprendre le fonctionnement des monarchies électives, le jeu électoral, les pressions, les corruptions etc., même si la nature des trois élections est fort différente. A Prague, il s'agit presque d'une formalité, le véritable enjeu de la négociation résidant plus dans les concessions arrachées par la diète au nouveau souverain. Dolfin est surtout sensible aux questions religieuses dans une Bohême où à sa grande horreur cohabitent de multiples confessions : »Questo paese è la vera Babilonia« (p. 74). Nobles luthériens et calvinistes cherchent à obtenir la même reconnaissance officielle que l'Église utraquiste issue du hussisme modéré. Le nonce encourage Maximilien à ne pas céder. Lors de l'élection de Rodolphe comme roi des Romains, il s'oppose aussi aux demandes des électeurs protestants, qui veulent confirmation des concessions faites par Ferdinand I<sup>er</sup>, notamment sur le réservoir ecclésiastique. Quand ils renouvellent leurs demandes à la diète de Ratisbonne en 1576, Rome, particulièrement inquiète, envoie comme légat le cardinal Morone, dont on s'étonne de ne pas voir la correspondance publiée en même temps que celle du nonce.

L'élection polonaise est de toutes les trois celle au résultat le plus incertain. Après la fuite en France d'Henri de Valois, la diète polonaise avait proclamé sa déchéance et devait donc procéder à une nouvelle élection. Les Habsbourg veulent alors tenter à nouveau leur chance. Leurs principaux rivaux sont le tsar de Moscovie, le prince de Transylvanie Étienne Bathory et le duc de Ferrare. Le pape, s'il soutient la maison d'Autriche, doit aussi ménager la susceptibilité du nouveau roi de France, qui n'entend pas renoncer à son trône polonais. Dolfin ne cesse de défendre Grégoire XIII auprès de l'empereur qui l'accuse de favoriser le Français. Après avoir parlé de la candidature des archiducs Ernest, puis Ferdinand, c'est finalement Maximilien lui-même qui est élu en décembre 1575 avec le soutien de la noblesse lithuanienne. Mais Étienne Bathory est élu par une autre partie de la Diète et profite de l'inertie impériale pour s'emparer sans grande difficulté du royaume, à la grande inquiétude de Dolfin qui voit dans le prince de Transylvanie un allié du nouveau sultan Murad III. Or, ce dernier semble opter pour une politique agressive, reprenant l'offensive en Hongrie sans formellement déclarer la guerre, ce qui préoccupe la diplomatie pontificale. La mort de Maximilien vient régler le problème polonais, Rodolphe s'en désintéressant. Cet échec illustre bien le relatif effacement de l'empereur sur la scène internationale dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, qui s'explique par la division du patrimoine des Habsbourg entre les différents archiducs, une solidarité nettement moins évidente avec son puissant cousin Philippe II – au point que Maximilien veut s'ingérer dans les affaires de Flandres, au grand déplaisir de Rome (p. 600–601) –, et la fragilité des équilibres confessionnels dans l'Empire.

Cet effacement gêne la papauté parce que, coïncidant avec les guerres civiles françaises, il la laisse dans un tête-à-tête encombrant avec l'Espagne. Quand en 1575 des troubles politiques agitent la république de Gênes, fidèle alliée du roi catholique, ce dernier menace d'intervenir militairement, ce que la diplomatie pontificale veut éviter à tout prix. Dolfin doit donc obtenir le soutien impérial aux efforts de médiation du légat envoyé à Gênes, le cardinal Morone encore lui. Le nonce s'acquitte bien de sa tâche et les commissaires impériaux approuvent le compromis trouvé entre les deux partis. C'est la seule intervention importante de Maximilien au delà des Alpes. Sinon, l'empereur se désintéresse de l'Italie et la meilleure preuve est qu'il n'a plus d'ambassadeur résident à Rome, malgré les objurgations du nonce. Cette absence contraste avec l'intérêt nouveau que suscite la Ville en Allemagne: l'année sainte de 1575 attire nombre de pèlerins allemands en Italie. Les princes catholiques y envoient volontiers leurs fils parfaire leur éducation, comme ce jeune Ernest de Bavière qui profite de son séjour romain pour faire une fugue et échapper à la férule de précepteurs trop sévères (p. 270). Mais Maximilien ne semble pas céder à ce nouvel engouement pour Rome et l'Italie. Au contraire, il cherche à expulser de Vienne les frères mendiants italiens,

ce qui inquiète Dolfin. Le vieil empereur n'a aucune sympathie pour la Contre-Réforme et reste fidèle aux idéaux iréniques qui avaient poussé son père à demander à Rome la communion sous les deux espèces. Ces idéaux sont devenus anachroniques en 1575–1576 et la correspondance de Dolfin en est la meilleure preuve.

Car le nonce n'a de cesse de transformer la cour impériale en un modèle de piété tridentine. Il cherche tout d'abord à lutter contre la communion sous les deux espèces pour les laïcs, qui à ses yeux ne peut être qu'une concession temporaire à des âmes égarées. Avec l'appui de l'impératrice, il cherche à circonvenir un à un les membres de la famille impériale pour qu'ils renoncent aux deux espèces. Il n'a pas de mots assez durs pour l'Église ultraraliste tchèque qui prétend rester unie à Rome tout en pratiquant cette communion et il loue au contraire la ville de Pilsen de n'en avoir pas voulu (p. 334). Cette offensive contre un privilège pourtant accordé par Pie IV aux Églises d'Allemagne se fait en parfait accord avec Rome, où les deux espèces sont tout autant honnies. Quand Dolfin fait part d'ouvertures de la part du roi de Suède, qui reviendrait à l'obéissance catholique moyennant la concession du calice, la réponse du pape est clairement négative (p. 54 et 78). L'intransigeance romaine soupçonne volontiers Maximilien II de sympathies luthériennes mal avouées, alors que l'empereur refuse simplement le choix confessionnel. Le récit par le nonce de la mort de l'empereur, survenue le 12 octobre 1576 sans qu'il se confesse et communique, est tout à fait significatif de cette incompréhension, comme les réactions du catholique duc de Bavière et du protestant électeur de Saxe (p. 640 et 655–656). Rodolphe II justifie tous les espoirs romains d'une rupture avec l'ambiguïté cultivée par son père quand il licencie les anciens serviteurs de celui-ci suspects d'hétérodoxie. Le nonce peut enfin espérer un véritable soutien impérial à la Réforme catholique.

Car Dolfin œuvre sans relâche à l'introduction des normes tridentines en Allemagne. On trouve dans sa correspondance de 1575–1576 les mêmes indignations et les mêmes efforts que dans celles de tous les autres nonces à la même époque: dénonciation des prélats scandaleux, comme l'évêque de Ratisbonne qui a une liaison avec une nonne; souci de régler les querelles des chapitres, comme à Olmütz où il se montre incapable d'élire un nouvel évêque; soutien sans faille aux jésuites et à leurs collèges. Dolfin vivant bien malgré lui dans un pays de coexistence confessionnelle, il rapporte à Rome tous les détails de cette situation si extravagante pour lui. Les traits dont les protestants accablent le pape se retrouvent dans sa correspondance: les adversaires de Rome diffusent ainsi avec gourmandise les propos d'un émissaire ottoman, qui fait du pape le meilleur allié du sultan puisqu'il entretient la zizanie parmi les princes chrétiens, ou qui s'étonne que l'empereur ne saisisse pas les biens ecclésiastiques pour financer la croisade (p. 88). Dolfin est aussi attentif à toutes les occasions de cohabitation liturgique. Lors de l'élection du roi des Romains, les électeurs protestants assistent à la messe d'actions de grâce et à celle du sacre, se retirant toutefois dans la sacristie au moment de la consécration eucharistique (p. 366 et 382). Le nonce se réjouit enfin des divisions internes du protestantisme allemand, consécutives à l'introduction du calvinisme dans l'Empire. Les manifestations d'hostilité des luthériens orthodoxes le comblent d'aise, notamment quand l'électeur de Saxe à l'issue d'un banquet fait un feu de joie de plusieurs mannequins, dont celui de Calvin (p. 130).

La correspondance de Dolfin pour les années 1575–1576 est donc révélatrice du nouveau dynamisme de l'Église catholique allemande, mais aussi des difficultés auxquelles elle se heurte. L'une d'entre elles, à savoir le souci de neutralité du pouvoir impérial, disparaît avec Maximilien II. Mais si Rodolphe II se range clairement du côté catholique, la faiblesse de ses moyens ne peut faire de lui une aide réelle pour le nonce. Le constat désabusé qu'il dresse des difficultés de son action (p. 365) illustre bien le décalage entre la Rome de la Contre-Réforme triomphante et une Église catholique allemande sans grands moyens qui doit s'accommoder de la coexistence confessionnelle.

Alain TALLON, Montpellier